

DE L'HORLOGERIE
AU « DÉCOLLETAGE ».
LA RECONVERSION
INDUSTRIELLE
DE LA VALLÉE DE L'ARVE
DES ANNÉES 1900
AUX ANNÉES 1930¹

—
Pierre JUDET

Pierre JUDET

Centre Pierre Léon
Université Pierre Mendès-France – Grenoble II

1 - Ce travail s'appuie sur une thèse : JUDET (Pierre), *Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique*, thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2, 2000 (direction Yves Lequin).

2 - Il s'agit de la moyenne vallée de l'Arve, cours d'eau qui prend sa source dans le massif du Mont-Blanc et qui se jette dans le lac Léman à Genève.

Si les cas de reconversion industrielle sont nombreux, les phénomènes de désindustrialisation le sont aussi. Entre la poursuite du processus industriel et son interruption, la différence tient sans doute aux structures, mais la conjoncture joue également un rôle important. Implantée à proximité de Genève, l'horlogerie sous-traitante du Faucigny² a connu des périodes fastes et des périodes difficiles. Elle manque disparaître au milieu du XIX^e siècle, mais elle redémarre dans la seconde moitié du siècle et connaît un

3 - Il s'agit du tournage, du perçage, du taraudage ou du fraisage de pièces de métal. Aujourd'hui, le principal client du décolletage est l'industrie automobile.

4 - SALAIS (Robert) et STORPER (Mickaël), *Les mondes de production. Enquête sur l'identité économique de la France*, Paris, EHESS, 1993.

5 - « Horloger » est la dénomination professionnelle utilisée quasiment par tous les travailleurs de l'industrie de la vallée de l'Arve au XIX^e siècle. Ce terme peut également être combiné avec d'autres : on rencontre quelques « fabricants d'horlogerie » qui sont des patrons ou des petits producteurs indépendants, ou plus rarement, des « horlogers-mécaniciens » qui disposent d'un certain savoir-faire sur les machines.

6 - La production de pièces d'horlogerie comporte toute une série d'opérations effectuées très souvent de façon éclatée. Il arrive fréquemment qu'une usine fabrique les roues à la machine et les donne à polir dans la montagne à des « horlogers » qui ne disposent que d'un

développement remarquable autour de 1890. Puis, les difficultés s'accumulent et l'activité est menacée quand éclate la première guerre mondiale. Il s'en suit une réorientation vers des productions de guerre et, à terme, une nouvelle spécialité s'impose : le « décolletage³ ». Cette transformation qui n'est pas qu'une simple transposition d'un secteur industriel à l'autre, prend appui sur certaines potentialités de ce « monde de production⁴ » tout en contribuant à sa recomposition.

L'HORLOGERIE ET LES HORLOGERS DU FAUCIGNY À LA VEILLE DE 1914 : UNE MAIN-D'ŒUVRE NOMBREUSE, UNE INDUSTRIE EN DIFFICULTÉ

Les 4.000 « horlogers⁵ » du Faucigny des années 1900 sont spécialisés dans la

gros ateliers qu'à des usines. Néanmoins, les cinq entreprises les plus grandes rassemblent 168 personnes sur un total de 258 horlogers dans la commune, soit un peu plus de 65 % de la main-d'œuvre.

A côté des établissements qui se rassemblent dans la petite capitale et les communes qui l'entourent⁷, on trouve une constellation d'ateliers familiaux dans la vallée autour de la petite ville et dans la montagne jusqu'à la lisière des alpages. L'ensemble de la main-d'œuvre pratique divers types de pluri-activités. En montagne, l'horlogerie n'est souvent que l'une des activités familiales dans lesquelles l'élevage occupe une place importante⁸. Dans la vallée, les ouvriers et les artisans dépendent de plus en plus exclusivement du travail industriel mais cela n'empêche pas certains patrons, et non des moindres, de posséder de la terre, voire même une vache !

Les cinq entreprises les plus importantes de Cluses (d'après les listes nominatives de 1901)

Crettiez	Carpano	Carizet-Brunet	Donnat	Bretton
63	54	23	15	13

fabrication de pièces pour l'horlogerie genevoise et jurassienne. Cette production s'effectue dans le cadre d'un ensemble de petites et moyennes entreprises, à la tête desquelles se trouve une élite qui contrôle assez largement l'accès au marché et la main-d'œuvre locale dans la mesure où l'horlogerie est la grande pourvoyeuse d'emplois. Ces entreprises sont hiérarchisées et liées les unes aux autres par des liens de sous-traitance⁶ et de coopération-concurrence. C'est à Cluses, le chef-lieu de canton, que l'on trouve les entreprises les plus importantes dont les effectifs n'atteignent toutefois jamais 100 employés et qui ressemblent plus à de

Dans les années 1900, alors que le Faucigny s'est spécialisé dans la production de roues et de pignons⁹, ses clients helvétiques utilisent de façon de plus en plus systématique des machines automatiques pour produire les pièces dont ils ont besoin. Pour la région de Cluses, c'est le début d'une longue récession qui s'aggrave jusqu'à la guerre et qui se traduit à la fois par la chute de la demande et par la baisse des prix. Le Faucigny horloger ne peut donc plus se contenter de jouer sur un équilibre précaire entre mécanisation et bas salaires comme c'était le cas jusqu'alors. Il s'ensuit donc un temps d'adaptation et de difficultés. Cette situation est dénoncée en particu-

lier par Charles Poncet, directeur de l'école d'horlogerie de Cluses depuis 1905. Pour lui, « que nous continuions à marquer le pas, [let] dans une dizaine d'années c'en est fait de notre industrie. Ici, comme toujours, c'est la loi du progrès : qui n'avance pas recule !¹⁰ ». Pour conserver leur place, un certain nombre d'horlogers – patrons ou artisans quelquefois associés à des ouvriers – accentuent la mécanisation et la spécialisation dans la production des pignons. De nouvelles entreprises se créent ou s'orientent vers ce type de production dans le cadre d'une sous-traitance indéfiniment multipliée. Ainsi se créent, en 1906 et en 1907, la société Jolivet Georges et Cie qui produit des pignons à Saint-Pierre-de-Rumilly¹¹ et la société Dépéry Paturel et Marmoux installée à Amancy¹². Cette dernière, lancée à l'initiative de Bernard Dépéry – l'un des fabricants d'horlogerie les plus importants de Scionzier – se spécialise dans le perçage de petites pièces d'horlogerie¹³. De son côté, Claude Perrollaz, installé à Saint-Pierre-de-Rumilly, fabrique des pignons à l'aide de machines automatiques – l'une à décolleter et deux autres à denturer les pignons¹⁴. Jules Révillod, de Cluses, achète en février 1914 à un mécanicien de Genève, Adolphe Thum, « trois machines à faire les pignons de montres pour le prix de trois mille francs¹⁵ ». Charles Rode-Stucky fabrique des fournitures pour horlogerie, petite mécanique, électricité, vis et écrous, à Saint-Pierre-de-Rumilly. Il utilise cinq machines à décolleter « automatiques » et des machines à fraiser¹⁶. Le mouvement de mécanisation ne concerne pas que la vallée et la sous-traitance de montagne évolue elle aussi. Joseph Vachoux¹⁷ du Mont-Saxonnex¹⁸, finit ou fabrique en petites quantités des pignons ou des roues qu'il livre essentiellement aux fabricants les plus importants de la val-

lée jurassienne de Joux. Il a un atelier exposé à l'est où il peut travailler à la main, au tour, à la lumière du jour contre la fenêtre. Il travaille aussi à la machine : il peut faire le décolletage de ses pignons. A partir de 1911, il utilise le dessin industriel. Il peut fabriquer aussi des outils de base comme les fraises ou les meules de bois, ce qui n'est pas en contradiction, bien au contraire, avec une spécialisation extrêmement marquée dans le pignon ou les roues. Son équipement léger, la possibilité de faire soustraire une partie de sa propre production en cas de « presse » et la pratique d'une savante pluri-activité lui permettent de répondre à une demande capricieuse de pièces aux caractéristiques spéciales. Jean-Marie Boisier, de son côté, « propriétaire et fabricant d'horlogerie » de Brison¹⁹, possède un moteur, des tour à fixer, à brunir, à arrondir, à marquer, des tours à pignons, des tours de mécaniciens et des tours accessoires « le tout pour une vingtaine d'ouvriers²⁰ ». Dans ce contexte, le « décolletage » s'insère naturellement dans l'industrie horlogère. A Taninges, en 1904, Rey-Millet fonde une société pour la « fabrication et la vente de la visserie générale du décolletage ou tournage sur métaux, de l'appareillage pour la force et la lumière électrique et autres produits similaires ainsi que l'étude et l'exploitation de tous les moyens nouveaux propres à perfectionner la fabrication²¹ ». En 1905, Souzy et Lullier installent à Marignier une annexe de leur usine de décolletage de métaux de Lyon. Si, en 1914, l'horlogerie représente encore plus de 80 % de l'activité industrielle²², un certain renouvellement s'est produit. C'est le résultat de l'action d'habiles mécaniciens qui sont souvent « horlogers » dans la vallée de l'Arve mais qui viennent aussi de Suisse, ou, plus rarement, de grands centres industriels français.

équipement rudimentaire.

7 - Il s'agit de communes agro-industrielles comme Scionzier, Marnaz ou Magland qui comptent une population comprise entre 1 200 et 1 800 habitants et une très forte proportion d'« horlogers » si l'on en croit les listes nominatives. Ainsi, dans la commune de Scionzier, la proportion d'« horlogers » par rapport à la population totale est-elle de plus de 39 % en 1901.

8 - MAYAUD (Jean-Luc), « De l'étable à l'établi : permanence des adaptations dans la montagne jurassienne », GARRIER (Gilbert) et HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux*, Lyon, PUL, 1988, p. 143-159.

9 - Le pignon est un petit organe denté servant à transmettre le mouvement. Le pignon a, généralement, entre 6 et 14 dents. Les pignons sont de plusieurs types suivant leur place dans la montre et ils ont plusieurs dimensions (grandes moyennes, chausées, petites moyennes, champs, échappement, minuteriers, pignon obéron).

- 10 - Archives départementales de la Haute-Savoie (ADHS), 1 T 570, Rapport de Charles Poncet devant le conseil général en 1906.
- 11 - Tribunal de Bonneville, registre des dépôts des actes de sociétés commerciales.
- 12 - Saint-Pierre-de-Rumilly et Amancy se trouvent dans les environs de Bonneville, le chef-lieu d'arrondissement qui est situé à 17 km à l'est de Cluses dans la vallée de l'Arve.
- 13 - Tribunal de Bonneville, registre des dépôts des actes de sociétés commerciales.
- 14 - Tribunal de Bonneville, registre des actes de nantissement.
- 15 - ADHS, 3 U 2/276, registre d'inscription des privilèges de vendeurs et nantissement des fonds de commerce.
- 16 - ADHS, 3 U 2/276, id.
- 17 - Archives privées, Mont-Saxonnex, Vachoux, « Livre des doubles » de Joseph Vachoux.
- 18 - Le Mont-Saxonnex est une commune de montagne située à 1 000 m d'altitude.
- 19 - Brison est une

Ces initiatives ne suffisent pas. La concurrence est dure et une grave crise de mévente et de chômage frappe l'ensemble du Faucigny en 1908 et 1909. Les difficultés sont telles que la question des secours aux chômeurs est posée et la sous-préfecture évalue à un million de francs les pertes de salaires subies par les horlogers. Mais un certain nombre d'horlogers passent bien la crise et restent dans l'industrie sans être secourus. En effet, les difficultés économiques ne se traduisent pas par une baisse significative de la proportion des présents d'un dénombrement à l'autre, c'est-à-dire du « noyau dur » de la main-d'œuvre. Cette sédimentation s'applique en particulier aux chefs de ménage. Parmi eux on rencontre souvent des horlogers qui portent de plus en plus le titre de « mécaniciens²³ ». Bien sûr, cette stabilisation ne concerne pas tout le monde. En effet, si l'on en croit les listes nominatives, de nombreux horlogers retournent à la terre et les femmes qui représentent environ 30 % des effectifs perdent souvent leur travail. L'industrie horlogère de la vallée de l'Arve aborde donc la première guerre mondiale dans une situation difficile.

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE : « UNE DIVINE SURPRISE »

Dans un premier temps, la guerre menace de faire disparaître l'horlogerie en raison de la mobilisation des ouvriers et de la rupture des liens avec une Suisse bien mal en point. Tout change quand la guerre devient industrielle. Le conflit provoque une demande de plusieurs types de produits : pièces tournées en grande quantité (fusées d'obus), diverses pièces usinées et mécanismes de précision (altimètres,

appareils de mesure). L'industrie du Faucigny répond d'autant mieux à cette sollicitation que ses traditions horlogères valorisant la précision sont anciennes et qu'elles sont garanties par la présence à Cluses d'une école nationale d'horlogerie. Le mouvement de mécanisation accéléré dans les années 1900 permet également la production en grandes séries ; une partie de la main-d'œuvre est rompue aux subtilités des tours mécaniques. Enfin, la vallée de l'Arve dans son ensemble, qui occupe une position géographique favorable puisqu'elle n'est pas exposée à une attaque allemande, constitue un appareil de production humain et matériel d'une « souplesse » étonnante. La reconversion n'est donc pas très difficile à effectuer et usines et ateliers redémarrent, en particulier, dans le tournage de pièces en grande série. En fait, d'un point de vue technique, le décolletage n'est pas très différent de la fabrication de pièces d'horlogerie et cette voie a déjà été explorée. L'outillage des usines qui s'étaient déjà essayées à des productions para-horlogères leur permet de produire sans trop de difficultés ce dont l'armée a besoin, quitte à apporter quelques modifications aux machines et à l'équipement. Ainsi, en 1915, douze établissements sont considérés comme capables d'intéresser la Défense nationale. Dès octobre de cette année-là, les entreprises, qui ont retrouvé des effectifs importants, quelquefois même supérieurs à ceux de l'avant-guerre, bénéficient souvent du concours d'ouvriers mobilisés. Leurs patrons prévoient même de développer la production et d'embaucher du personnel supplémentaire si on leur en donne la possibilité. Ainsi, Carpano emploie-t-il soixante-douze ouvriers dont vingt-deux militaires. Quant aux Fils de Bernard Dépéry, à Scionzier, ils comptent cent

employés ! Dynamos, l'entreprise de François Rannaz de Cluses et la Savoyarde de Marnaz – celle d'Aristide Bouverat et de ses associés – estiment pouvoir augmenter leur production de 50 % si l'on renvoie dans leurs foyers leurs ouvriers mobilisés. En 1916, de nouvelles usines et de nouveaux ateliers sont impliqués dans l'effort de guerre : Crettiez à Sallanches, Carizet, Chardon et Dubosson de Cluses, Anthoine de Magland, Ferdinand Béné de Scionzier et d'autres encore. Tous utilisent la force électrique et, le plus souvent, ils offrent de doubler leur production. Des entreprises se créent même pour répondre à la nouvelle demande. Charles Rode-Stucky, mécanicien de la Chaux-de-Fonds installé à Genève, qui possède une annexe à Saint-Pierre-de-Rumilly, s'est associé en octobre 1915 avec Baud, « presseur de métaux » à Villeurbanne, pour « la fabrication de fusées en laiton pour obus » à Annemasse²⁴. Pour les nouveaux « décolleteurs », il s'agit bien souvent d'un véritable pari. En ces circonstances difficiles, la Défense nationale accueille les « bonnes volontés » à tel point que certains industriels et artisans en sont conduits à surévaluer leurs possibilités réelles. Ainsi, alors que les associés de la Savoyarde « s'offrent à rendre de sérieux services à l'armée, en raison de l'outillage complet qui ne demande qu'à fonctionner », « d'après des renseignements confidentiels du maire, ces industriels n'auraient ni le personnel ni le matériel nécessaire à la fabrication des armes et munitions ». Ces distorsions n'empêchent pas la production de se développer. Ainsi, bientôt, pour le sous-préfet, « le produit de la main-d'œuvre est normal et même supérieur à la normale²⁵ ». L'effort de guerre emprunte les voies de l'organisation sociale locale et le système de la sous-traitance horlo-

gère est reproduit. En effet, en ce qui concerne la fabrication des fusées, seuls Souzy et Carpano ont traité directement avec l'Etat. Au contraire, les six autres producteurs travaillent comme sous-traitants. De leur côté, les ouvriers trouvent aussi leur compte dans ce redémarrage industriel puisque « le travail se fait principalement aux pièces et [que] la hausse des salaires pousse l'ouvrier ou l'ouvrière à donner un bon rendement²⁶ » mais surtout, les mobilisés peuvent bénéficier d'un détachement dans l'usine de « leur » patron.

Dans les usines, le changement de fabrications, la nécessité de produire vite, bien et en masse conduit souvent au gonflement d'une main-d'œuvre qu'il faut encadrer – l'entreprise Carpano connaît son maximum en terme d'effectifs avec 170 employés²⁷ – mais aussi à une utilisation nouvelle des machines qu'il faut adapter. Sans doute, les « anciens », ceux qui ont de l'expérience et ceux qui sont passés par l'école d'horlogerie, sont-ils en bonne position pour occuper de nouvelles places, tandis que les femmes, les jeunes ouvriers et les mobilisés ne sont pas en état de discuter quoique ce soit. L'école d'horlogerie, elle aussi, participe à l'effort économique et patriotique puisqu'elle forme, à partir de 1915, des mutilés comme horlogers-rhabilleurs et des ouvriers-mécaniciens spécialistes (finisseur d'acier, pivoteur et piqueur de pignons)²⁸. Pour des artisans ou des ouvriers habiles et entreprenants, c'est aussi un moment favorable pour la reconversion ou la création de petites entreprises. En 1911, François Dubosson, « horloger » « patron », emploie un ouvrier qui habite avec lui. En juillet 1916, il a cinq employés, et dit pouvoir augmenter sa production. La guerre est l'occasion de développer deux ateliers pour Constant et Ferdinand Béné. Ces deux frères sont d'anciens ouvriers-artisans horlogers de

petite commune de montagne voisine de celle du Mont-Saxonnex.

20 - ADHS, 3 U 2/276, cf. note 15.

21 - Tribunal de Bonneville, registre des dépôts des actes des sociétés commerciales.

22 - GUICHONNET (Paul), *Chronique de l'industrie française du décolletage. 100 ans de vie du syndicat national (1897-1997)*, La Roche-sur-Foron, 1998, p. 25.

23 - Les « mécaniciens » se donnent ce titre sur les sources nominatives classiques.

24 - ADHS, 9 M 14, surveillance des industries de la Haute-Savoie travaillant pour la Défense nationale, Rapport du préfet du 18 août 1916.

25 - ADHS, 9 M 14, id., état du 14 novembre 1915 et rapports du sous-préfet du 6 mars 1917 et du 28 février 1917.

26 - ADHS, 9 M 14, Surveillance des industries de la Haute-Savoie travaillant pour la Défense nationale, rapport du sous-préfet du 28 février 1917.

27 - Archives municipales de Cluses (AMS), *De la fabrique*

Carpano au groupe Carpano et Pons. 100 ans d'aventure industrielle d'eau et d'électricité, La Rochesur-Foron, 1993, p. 8.

28 - POIRIER (Florence), *L'Horlo, de l'Ecole royale d'horlogerie au lycée Charles Poncet*, Association amicale des anciens élèves du lycée Charles Poncet de Cluses, Mâcon 1998, p. 52.

29 - Une grève paralyse Scionzier du 11 au 31 mai 1920.

30 - *La Croix de Haute-Savoie*, 26 février 1922.

31 - ADHS, 10 M 30, chômage 1910, rapport du commissaire spécial adjoint d'Annemasse du 27 janvier 1927, rapport du sous-préfet du 24 janvier 1927 et rapport de l'inspecteur départemental du travail de Chambéry du 10 juin 1927.

32 - ADHS, 10 M 30, id., lettre du maire de Scionzier au sous-préfet du 13 septembre 1927.

Scionzier. En 1916, Constant, après avoir été détaché à Saint-Ouen, puis chez Carpano à Cluses, l'est « à sa propre usine ». La même année, Ferdinand emploie quatre civils et un militaire. Il produit des éléments de fusée. En 1916, il explique à l'autorité qu'il peut doubler sa production en augmentant son personnel. Jean-Baptiste Chardon, de Cluses, développe, lui aussi, sa propre entreprise alors qu'Alfred Caulliriaux, son ancien patron et beau-frère, ne profite pas de l'occasion – restant sans doute fidèle à une conception plus ancienne du métier. En Juillet 1916, Jean-Baptiste, devenu patron, a neuf personnes sous ses ordres : il dit pouvoir doubler sa production si l'on lui laisse augmenter les effectifs de son entreprise.

La transformation ne s'effectue pas partout sans problèmes. A la suite de la guerre, entre 1911 et 1921, la population du canton de Cluses diminue d'un peu plus de 8 %. Cette baisse de la population est révélatrice de difficultés multiples et en particulier de celles d'une horlogerie qui a beaucoup de mal à survivre sans se transformer. A Scionzier et à Marnaz, la reconversion est loin d'être générale et ces deux localités perdent 10,5 et 9,2 % de leur population. Au contraire, la population de la commune de Cluses qui se trouve à la pointe des transformations progresse légèrement. Les ateliers familiaux des horlogers-cultivateurs sont particulièrement touchés et c'est surtout en montagne que le recul est net. C'est que, dans ces circonstances, l'agriculture et l'élevage prennent plus de place et de valeur. Les pertes et les difficultés consécutives à la guerre débouchent souvent sur la disparition de l'activité industrielle. Ailleurs, en particulier à Scionzier, un malaise profond se poursuit dans l'après-guerre qui entraîne de graves conflits sociaux²⁹.

UN APRES-GUERRE CONTRASTÉ : L'ADOPTION DU « DÉCOLLETAGE » ET LE DÉCLIN DE L'HORLOGERIE

A partir de 1918, les rapports de l'administration et la presse décrivent une situation très variable dans le détail. Au lendemain de la guerre, le chômage fait rage, en particulier à Scionzier et à Marnaz. A l'occasion de l'incendie qui la frappe au début de l'année 1922, l'entreprise Carizet-Brunet de Cluses est décrite comme l'une « des rares usines de la région qui n'a pas eu de chômage jusqu'à ce jour³⁰ ». Au contraire, en 1923 et 1924, selon le préfet, la situation est bonne malgré l'inflation, le chômage est inexistant et les affaires se développent. Il arrive pourtant fréquemment que certains ouvriers ne travaillent que 36 heures par semaine alors que d'autres font « des heures supplémentaires ». En janvier 1927, de nombreux patrons ont recours au chômage partiel mais dès le mois de juin, la situation redevient à peu près normale³¹. Pourtant, en octobre de la même année, le maire de Scionzier pousse un cri d'alarme. « Environ une dizaine d'ouvriers tant dans l'industrie de l'horlogerie et du décolletage sur métaux chôment totalement. Quant à l'ensemble de la main-d'œuvre soit dans les usines de décolletage ou ateliers d'horlogerie, le personnel en général chôme partiellement, c'est-à-dire qu'il ne travaille guère selon les usines que 3 ou 4 jours par semaines [sic]³² ». En 1931, les affaires se ralentissent, les horaires de travail peuvent être réduits et des licenciements ont lieu à titre « momentané ». Chez Carpano, en janvier-février 1931, on travaille 43 heures par semaine, mais bientôt on reprend l'horaire normal et en avril on travaille « deux heures de plus par semaine ». En mai, « 50 % du personnel chôme les samedi et lundi ». En juin, les

employés connaissent « 8 heures de chômage par semaine ». L'usine Forestier de Saint-Maurice-de-Rumilly ferme ses portes et en décembre l'entreprise Dépéry licencie vingt-cinq ouvriers à Cluses et à Saint-Jeoire³³.

Ces variations cachent des situations fort différentes tant en ce qui concerne les périodes que la taille des entreprises, leur localisation et les secteurs – qu'il s'agisse de l'horlogerie ou du décolletage, encore que dans la même usine, les deux productions ne soient pas toujours nettement différenciées. Derrière ces oscillations, se dessine le développement d'activités nouvelles, en particulier à Cluses. Globalement, l'horlogerie est de plus en plus en situation d'infériorité par rapport au décolletage. En effet, c'est surtout pour cette activité que s'ouvre le marché national. Celui-ci relaie les commandes et les aides de l'Etat qui ont permis la survie de l'industrie pendant la guerre. Poussée par le développement des nouveaux secteurs industriels (automobile, radio, construction électrique, téléphone etc.), la reconversion de la production se fait par des voies diverses. Ainsi certains Clusiens se livrent-ils à des travaux nouveaux : emboutissage, repoussage des métaux, polissage, dorure, et certains se lancent même hors de la métallurgie. Les usines, le plus souvent, se réorientent vers le décolletage et la petite mécanique – minuterie des compteurs par exemple. D'autres tentent leur chance dans l'horlogerie moyenne (réveils, pendules de cheminée, montres d'automobile). Les fabrications nouvelles elles-mêmes sont souvent encore proches de l'horlogerie. On peut passer, par exemple, du décolletage des pignons de montre à ceux des compteurs (ils sont plus gros). En soi, mis à part le réglage des machines, le décolletage ne constitue donc pas une opération de très haute technicité : c'est, en quelque sorte, une

régénération de l'horlogerie sous-traitante du Faucigny avec des machines à décoller de plus gros diamètre. On utilise un type de tour « auquel sont adjoints des outils de coupe mus par des cames. Le plus employé dans la période de l'entre-deux-guerres est dit "à poupée mobile". Il vient de Moutier, en Suisse, où sont installés les trois plus grands constructeurs, Tornos, Bechler, Peterman³⁴. Le travail et le rapport à la machine se transforment. Certains établissements se créent de toutes pièces, d'autres, et ce sont les plus nombreux, proviennent de la transformation des usines et des ateliers d'horlogerie – y compris les plus petits. Environ la moitié des anciens horlogers a conservé son activité – il s'agit surtout des ateliers des familles – et ceux qui se sont tournés vers les productions pour l'armée ont réalisé d'importants bénéfices³⁵. C'est ce mouvement même qui a permis la reconversion durable vers le décolletage. Il a été financé non seulement par les sommes acquises entre 1915 et 1918, mais aussi par la création de la Société savoisiennne de crédit, société coopérative fondée en 1919 dans le milieu du commerce de la Roche-sur-Foron. A côté des commerçants rochois, les principaux clients et souscripteurs sont les industriels de Cluses, Scionzier, Marnaz, Magland et Marignier qui détiennent la moitié du capital. La petite ville industrielle de Cluses compte quatre-vingt-dix-huit souscripteurs contre cinq à Bonneville, centre administratif. En février 1920, l'organisation a comme administrateur l'un de ses plus gros actionnaires, l'industriel de Cluses Alix Rannaz³⁶.

Quelques cas d'évolution d'entreprises rendent compte des changements et laissent paraître la diversité des situations. Les établissements Carpano sont les plus dynamiques et les plus innovants. Lancés par la fabrication des

33 - ADHS, 10 M 30, id., rapports du commissaire spécial adjoint d'Annemasse des 30 et 31 janvier 1931, rapports du sous-préfet des 15 mai 1931, 16 juin 1931, 29 décembre 1931 et rapport de l'inspecteur du travail du 9 février 1931.

34 - CLARET (Philippe) et POIRIER (Florence), *Cluses au XX^e siècle*, Saint-Georges-de-Luzençon, Maury, 1992, p. 123.

35 - *Les Alpes économiques*, n° 98, 1927.

36 - GUICHONNET (Paul), *75 ans d'économie régionale. Histoire de la banque populaire savoisiennne de crédit (1919-1994)*, La Roche-sur-Foron, 1994, p. 57-63.

37 - AMS, *De la fabrique Carpano au groupe Carpano et Pons...*, op. cit., p. 8-13.

38 - D'après les listes nominatives de Cluses de 1921 et 1926.

39 - « *Merveilleux Economique Pratique Homogène Immédiat Supérieur Thermique Obligatoire* »

40 - Archives privées, Scionzier, entreprises de Ferdinand Béné, inventaire du 1^{er} octobre 1920 et témoignages de la famille.

41 - Un certain nombre d'horlogers pluri-actifs se sont reconvertis dans l'élevage laitier.

fraises, des roues et des pignons, ils ont, d'après leur publicité de 1923, la « plus haute réputation pour les fabrications de fraises de précision, scies circulaires, molettes, roues, pignons, décolletages, spécialités en nickel pur, mouvements complets pour compteurs, jouets etc. ». Le patron, Constant Carpano, « esprit curieux, moderne et inventif (...) s'intéresse, voire participe, à toutes sortes de nouveautés (enregistrement phonographiques, photographies)³⁷ ». Dès 1936, Charles Pons, natif de Bourges mais ancien élève de l'école d'horlogerie, associé à la marche de l'entreprise, contribue au développement du ski et participe à la mise en place du premier remonte-pente des Carroz, au dessus d'Arâches, et produit une fixation de ski en 1939. Innover ne suffit pas, encore faut-il se placer sur un secteur d'avenir avec des procédés de production adaptés. D'autres, en effet, ne connaissent pas ce succès et échouent de façon dramatique. La reconversion est difficile pour Ferdinand Carizet et son fils Georges. Si le nombre d'employés de l'entreprise descend de onze en 1921 à trois en 1926³⁸, ce n'est pas en raison de la faible inventivité d'un patron qui ne craint pas de se lancer dans d'autres secteurs. Celui-ci invente, en particulier, un appareil à vulcaniser à chaud, un procédé nommé *MEPHISTO*³⁹ mais l'aventure tourne court à la suite d'un accident dramatique où un ouvrier perd la vie. Le développement du décolletage est aussi le fait de petits ateliers souvent issus de l'horlogerie, car les nouveaux procédés de fabrication et les nouveaux marchés offrent la possibilité à certains ouvriers ou artisans compétents de s'établir et de développer leur atelier. Ferdinand Béné, qui fabriquait des fraises et des petites mécaniques avant la guerre, s'est reconverti dans le secteur des munitions ; il se développe aussi ses activités au lende-

main de la guerre dans des fabrications pour le cycle et la serrurerie. Le type d'outillage utilisé est très proche de l'horlogerie, il s'agit de tours divers, de machines spécialisées (à tailler, à fendre, à percer, à tarauder, etc.) et d'éléments de transmission (poulies, courroies). En 1920, Ferdinand Béné utilise des machines plus grosses, souvent automatiques, pour produire un matériel plus lourd et dont la fabrication est susceptible d'être fractionnée. La pièce la plus importante de son équipement est une grosse machine à décolleter. Il utilise également plusieurs machines automatiques à décolleter et deux machines automatiques à tailler. Ces appareils sont mus à l'électricité. Ferdinand possède plusieurs moteurs électriques de diverses puissances et toute une série d'équipements pour transmettre l'énergie. Les outils traditionnels du mécanicien et de l'horloger (tour universel, petit tour de mécanicien, petit tour à fendre) n'ont pas disparu pour autant. Parallèlement, le travail se transforme et de nouvelles tâches apparaissent comme la « reprise » et le « lavage » des pièces fabriquées à la machine : le patron possède aussi des tours à reprise et des essoreuses⁴⁰.

Ces transformations s'accompagnent d'une nouvelle distribution géographique. Même si le Mont-Saxonnex n'ignore pas complètement la nouvelle activité, moins bien desservie par les transports et moins bien équipée pour produire de l'énergie, la montagne s'y adapte mal et l'industrie décline nettement au profit de l'élevage⁴¹. En revanche, Cluses confirme sa place centrale principalement en raison de la présence d'une main-d'œuvre compétente. D'autres communes adoptent le décolletage, Scionzier, Marnaz, Marignier et Magland mais aussi de localités situées à quelque distance de Cluses et sans tradition horlogère, comme Sallanches,

Saint-Jeoire et Annemasse⁴² où le changement de parité monétaire entre la France et la Suisse incite des mécaniciens helvétiques à venir s'installer. Rode-Stucky y est déjà présent. En 1927, on compte à Annemasse sept usines modernes qui fournissent, en particulier, des pièces détachées pour l'automobile. En 1931, Maître y emploie cent personnes, Rode-Stucky, quarante-quatre et Fournier, quarante et une⁴³. Certaines entreprises modifient leur localisation. C'est sans doute la présence d'une main-d'œuvre peu exigeante, la proximité de Magland – sa commune d'origine – et l'existence d'une centrale hydroélectrique qui permettent à Anthoine de s'installer à Sallanches où, en 1919, on transfère même le siège social de l'entreprise⁴⁴. Avec toutes ces transformations, la question de la « compétence » se pose d'une façon nouvelle.

Le rôle croissant des machines s'accompagne d'une recomposition de la main-d'œuvre. Si les patrons développent leur compétence à l'intérieur de leur famille, elle ne suffit pas et il faut faire appel aux services de mécaniciens suisses et de l'école d'horlogerie. Les industriels qui se lancent dans le décolletage utilisent en général des machines suisses de la région de Moutier-Court. Accompagnant le nouveau matériel, des mécaniciens suisses viennent d'autant plus volontiers travailler dans le Faucigny qu'à ce moment-là, la Confédération est frappée par la crise⁴⁵. En 1921, à Cluses, on compte seize personnes de nationalité helvétique nées en Suisse dans l'horlogerie. Aucune d'elles n'était présente dans la commune en 1911 : il s'agit d'une immigration récente habituée aux travaux d'horlogerie-décolletage et qui peut afficher sa qualification dans les dénominations. Parmi elles, on compte quatre « mécaniciens » et deux « décolleteurs » : quatre sur six viennent de Moutier et de

Court. Certains Suisses repartent rapidement, sans doute pour faire valoir leurs compétences ailleurs, alors qu'une tendance à la stabilisation se fait jour chez d'autres. Des spécialités se précisent car de nombreux Suisses jouent un rôle technique et hiérarchique très net ; leur présence est liée à une nouvelle organisation du travail. Dans les quatre plus grandes entreprises de Cluses, la place des Suisses dans l'encadrement et dans la mécanique est particulièrement importante. En 1926, sur les huit mécaniciens que compte l'entreprise Carpano, deux sont Suisses. Les deux chefs de fabrication et d'atelier sont nés à Moutier. Le « directeur » de la Société clusienne de Rannaz est originaire de La Chaux-de-Fonds. Il existe toujours un « espace horloger » où les citoyens helvétiques ne sont pas en terre inconnue. La « communauté suisse » de la vallée de l'Arve est bien visible.

Une importante compétence locale se développe parallèlement, non seulement dans le cadre des familles horlogères – patronales surtout –, mais aussi en liaison avec l'école d'horlogerie. Sous l'impulsion de son directeur Charles Poncet, la formation évolue. En 1926, deux métiers se séparent nettement en deux sections. La première est celle des réparations d'horlogerie et la seconde est la section industrielle qui forme des horlogers-mécaniciens, des horlogers-électriciens, des mécaniciens pour la fabrication des appareils électriques et des instruments de précision, des mécaniciens pour la construction des outils, machines-outils et moteurs. Ainsi, la liaison avec l'industrie s'affirme-t-elle plus nettement que par le passé. L'école entreprend des recherches en rapport avec la production et les industriels peuplent le conseil d'administration⁴⁶. Le plus souvent appuyée sur l'école, la compétence s'enracine dans les familles.

42 - Sallanches est à 17 km de Cluses, Saint-Jeoire à 15 mais dans une vallée affluente et Annemasse à 36 km, aux portes de Genève.

43 - ADHS, 10 M 30, chômage, rapport du commissaire spécial du 27 janvier 1927 et rapport du sous-préfet du 31 janvier 1931.

44 - GUICHONNET (Paul), *Chronique de l'industrie française du décolletage...*, op. cit., p. 123-124.

45 - JEQUIER (François), « Fédérations ouvrières et réactions patronales dans une région périphérique au début du XX^e siècle. Naissance du syndicalisme horloger dans la vallée de Joux », *Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, t. XV, n° 42, Genève, 1974, p. 201-265.

46 - POIRIER (Florence), *L'Horlo...*, op. cit., p. 59-65.

Même si une partie du personnel vient encore de l'extérieur, les Faucignerands issus de familles horlogères investissent l'Ecole d'Horlogerie. Un certain nombre d'ouvriers sont passés par l'institution avant la guerre et leurs fils suivent souvent le même chemin qu'eux. Dans les années 1920, leur compétence ou celle de leur(s) fils transparait dans les dénominations habituelles employées sur les listes nominatives et les actes d'état civil. Pierre Raphoz, par exemple, « mécanicien » ou « horloger » sur les listes nominatives de Cluses en 1901 et 1906, devient « mécanicien » de façon stable en 1921, 1926 et 1931. Ses deux fils portent la même dénomination. La compétence s'affirme.

Si la main-d'œuvre employée dans l'industrie du Faucigny connaît des évolutions très typées, Cluses demeure le pôle dynamique du Faucigny. En effet, entre 1911 et 1921, les effectifs horlogers-décolleteurs augmentent de façon considérable dans la petite ville : ils passent de 208 à 310 individus. La hausse se poursuit fortement au début des années 1920 et plus modérément ensuite avec 423 travailleurs en 1926 et 436 en 1931. Ailleurs, au contraire, ils baissent. C'est le cas à Scionzier. Alors que l'on comptait dans cette commune 703 horlogers-décolleteurs en 1911, il n'y en a plus que 586 en 1921, un peu plus en 1926 et un peu moins en 1931. La croissance de Cluses est largement due à l'immigration. En effet, après la guerre, moins de la moitié de la main-d'œuvre employée dans l'industrie est née sur place et la part des natifs du Faucigny horloger et des Suisses est prépondérante. En 1931, les premiers sont presque aussi nombreux que les Clusiens qui sont souvent eux-mêmes d'origine extérieure. Même les Français originaires de départements autres que la Savoie et la Haute-Savoie commencent à compter. On rencontre

également, plus régulièrement que par le passé, des « horlogers » originaires d'Italie. Le plus souvent, il s'agit d'enfants de manœuvres. A Scionzier, au contraire, l'émigration est très forte : cette commune connaît de grosses difficultés, son industrie a du mal à opérer sa reconversion et une partie de sa population part chercher du travail ailleurs ; Cluses est la première destination, puis viennent les pôles d'une Haute-Savoie en développement urbain, industriel et touristique : Annecy, Annemasse, Saint-Gervais et Chedde ; les départs vers Paris et Lyon, importants dans tout le Faucigny au XIX^e siècle, n'ont pas disparu. Toutefois l'émigration n'est pas forcément définitive et les liens avec la petite patrie ne sont pas rompus : la reprise économique permet un certain nombre de retours. Quelles que soient les évolutions démographiques, il reste toujours un noyau de travailleurs dans l'industrie sur la longue durée. La sensibilité à la conjoncture, certes, n'est pas la même pour tous et, qu'il s'agisse d'une commune en expansion ou d'une commune en difficulté, il existe toujours une opposition entre une partie « flexible » de la main-d'œuvre et un « noyau dur ». Où que l'on soit, à Cluses ou à Scionzier, ce second groupe montre son caractère central. A Scionzier, la main-d'œuvre, loin de « s'effiloche », se rétracte. En 1921, les horlogers-décolleteurs déjà présents en 1911, représentent plus de la moitié des effectifs et ceux qui sont présents depuis 1906, plus de 40 %. Le même mouvement se poursuit ensuite : en 1926 plus de la moitié de la main-d'œuvre était déjà sur place en 1921 ; et le quinquennat suivant voit même l'amplification du phénomène. Mais, comme la conjoncture est toujours irrégulière, les effectifs des entreprises, même les plus modernes, sont loin d'être fixes et, comme par le passé, les entreprises font

appel à une main-d'œuvre « flexible », femmes et jeunes en particulier, mais aussi pluri-actifs. C'est que dans les années 1920, les liens avec la terre ne sont pas rompus et, dans la vallée de l'Arve, ils sont même réaffirmés avec les difficultés que connaissent des communes comme Scionzier. A Cluses même, pourtant en plein développement, d'anciens usages se poursuivent. La pluri-activité est multiforme : individuelle, familiale, régulière ou non, elle contribue à l'existence d'une main-d'œuvre plus ou moins stable. Massivement pratiquée, elle permet aux communes de la vallée de l'Arve autres que Cluses de rester industrielles et de se reconverter, même si elles le font plus lentement et plus difficilement que la petite capitale⁴⁷.

Depuis longtemps dans la vallée de l'Arve, les opérations effectuées en horlogerie sont très nombreuses et souvent spécialisées mais, jusqu'alors, elles ne s'étaient traduites que par un petit nombre d'appellations particulières. En revanche, dès l'immédiat après-guerre, à la place de plus en plus étendue prise par la machine, correspond une variété de plus en plus grande d'appellations professionnelles. Un grand nombre de dénominations nouvelles fleurissent sur les documents étatiques, listes nominatives et fiches matricules de suivi militaire essentiellement. Si une majorité de la main-d'œuvre est encore « horlogère » en 1931, on est volontiers « mécanicien » à Cluses tandis qu'à Scionzier on est plutôt « décolleteur ». Quant aux patrons, ils tendent à se faire appeler « industriels ». Si l'on considère, à l'exception des « horlogers », que les dénominations qui reviennent chez les mêmes individus sont revendiquées, les plus forts taux de « revendication » se trouvent alors chez les « directeurs », « industriels », « comptables », « employés » et surtout chez les

« mécaniciens » et « décolleteurs ». C'est que de nouveaux classements sont en train de s'imposer. Avant 1914, le terme de « mécanicien » n'était pas très fréquent. Il était souvent employé comme adjectif d'horloger sous la forme « horloger-mécanicien » ; les mécaniciens étaient alors souvent des Suisses ; quant au terme de « décolleteur », avant la guerre, il était rarissime. A Cluses, en général, les nouvelles appellations ont un caractère technique – l'émergence du terme de « mécanicien » constitue la transformation la plus importante – alors qu'à Scionzier où la « communauté locale » est forte, la montée de l'appellation « décolleteur » qui fait référence de façon plus singulière à la nouvelle activité locale est impressionnante. C'est en effet cette commune agro-industrielle qui adopte cette dénomination, celle qui sera finalement retenue, et en quelque sorte naturalisée⁴⁸. Au contraire, l'ancienne appellation – celle d'« horloger » – masque à la fois la situation des manœuvres et de ceux qui n'ont pas pris le tournant décolleteur de l'industrie faucignerande. Les dénominations les plus nombreuses ne sont pas les plus fréquentes. Elles définissent une spécialité technique : « polisseur », « nickeleur », « doreur », « remonteur », « outilleur » mais elles ne rassemblent qu'un faible nombre de travailleurs. D'autres, enfin, s'appuient sur l'autorité exercée : « chef », « contre-maître » mais elles séduisent peu. Ici, l'autorité doit être légitimée par la compétence technique et c'est donc la compétence dans une activité de production qui est revendiquée sans pour autant s'afficher d'une façon trop spécifique. La polyvalence et l'appartenance au groupe sont déterminants dans ce monde de production, surtout à Scionzier. N'est pas « mécanicien » ou « décolleteur » qui veut ! Pour « en être », il faut appartenir – par soi-même ou par sa famille – au « noyau

47 - JUDET (Pierre), « Pluri-activités, métier, reconversion. Les horlogers du Faucigny du milieu du XIX^e siècle à la crise des années trente », *Cahiers d'histoire*, t. 44, n° 44, 1999, p. 299-346.

48 - JUDET (Pierre), « Ouvriers ? Paysans ? Horlogers ? Mécaniciens ? Décolleteurs ? La main-d'œuvre de l'industrie horlogère du Faucigny du milieu du XIX^e siècle à la crise des années trente » : SAVOIE (Etienne) (dir.), *Les noms que l'on se donne. Processus identitaires, expérience commune, inscription publique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 37-54.

49 - La vallée de l'Arve est touchée par une impressionnante vague de grèves et une très forte syndicalisation entre 1901 et 1907. La grève qui a lieu dans l'entreprise Crettiez de Cluses de mai à juillet 1904 se termine par la mort de trois ouvriers. L'épisode a été relaté par Aragon dans *Les Cloches de Bâle*.

50 - LEQUIN (Yves), « Aux origines de l'organisation ouvrière en Haute-Savoie : la grève des horlogers de Cluses en 1904 », *Actes du congrès des sociétés savantes de Lyon, 1964*, p. 817-827.

dur » de la main-d'œuvre évoqué plus haut et peu importe que l'on ait été syndicaliste dans les années 1900⁴⁹ !

*

* *

La reconversion de l'industrie de la vallée de l'Arve de l'horlogerie au décolletage s'est opérée au travers d'un changement de configuration qui a affecté non seulement les techniques et les investissements qui les accompagnent mais aussi les rapports sociaux internes à ce monde de production, le rapport au marché et à la formation. En effet, ce n'est plus la Suisse horlogère et accessoirement Besançon qui absorbent les productions du Faucigny mais, de plus en plus, l'espace national. Parallèlement, la formation des horlogers-décolleteurs est plus largement assurée par une institution liée à l'Etat : l'école nationale d'horlogerie de Cluses. Les liens avec l'ancien espace horloger ne sont pas rompus pour autant puisque de nombreux mécaniciens suisses, dont la compétence est reconnue, viennent accompagner la transformation de l'industrie du Faucigny de leur savoir-faire. La reconversion vers le décolletage repose en grande partie sur l'existence d'un personnel capable d'orienter une machine vers une finalité nouvelle et de faire preuve d'habileté, de curiosité et d'initiative. L'exercice de ces qualités appelle d'autant plus leur reconnaissance que l'on manque de travailleurs « qualifiés ». Aussi, l'introduction massive de machines nouvelles s'accompagne-t-elle de reclassements de la main-d'œuvre. En effet, même si les catégories ne sont jamais étanches, trois strates se distinguent : les patrons, les ouvriers compétents et la main-d'œuvre non qualifiée. Les patrons, en partie héritiers des anciennes élites horlogères, se nomment souvent « industriels » à Cluses ou « décolleteurs » (patrons) à Scionzier. Leur com-

pétence renouvelée par la reconversion s'appuie toujours sur la connaissance du marché et la maîtrise d'une clientèle-main-d'œuvre locale. Les « mécaniciens » ou « décolleteurs » (employés ou artisans), sont en quelque sorte des « ouvriers-patrons »⁵⁰ qui peuvent utiliser leur savoir-faire jusque dans la création d'entreprises ; ils appartiennent au noyau dur de la main-d'œuvre. Les « horlogers » des années 1920 et 1930 – souvent des « horlogères » – sont en fait le plus souvent des manœuvres sans qualité recon-